

**Séquence : Le projet de Michel de Montaigne : *Les Essais* (1595)
Lecture analytique n°1 / Montaigne, « Des cannibales », *Essais*, I, 31, 1595**

Introduction :

Fin XVI^e siècle = mouvementée : humanisme mis à mal par guerres de religion. Témoin de son temps, Michel de Montaigne se retire dans sa librairie (lectures alimentent sa méditation). Echange ac auteurs antiques et de son temps = naissance *Essais*, œuvre d'une vie centrée sur 1 question majeure : que sais-je ? Et si la réponse à cette question ne déroge finalement pas de la pensée d'un Socrate, qui affirmait en son temps : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». Méditation de Montaigne débouche sur 1 réflexion personnelle qui touche ts les domaines. Ainsi, 1^{er} livre des *Essais*, paru en 1580 (1^{ere} édition), l'auteur s'interroge sur le regard que l'Europe porte sur les indigènes du Nouveau Monde, souvent qualifiés de « sauvages » ou de « barbares ». Pas voyagé mais instruit par son secrétaire (participat^o expédit^o vers ces nouvelles terres, et par ses lectures, Montaigne remet en cause cette vision européenne de l'Autre. **Nous montrerons ainsi ce que met en jeu l'interrogation sur le Nouveau Monde.** Après avoir analysé comment il prend en compte l'Autre, nous montrerons que la forme même de l'essai lui permet de remettre en cause les éventuels préjugés de son lecteur, que cette remise en cause touche à l'identité des Européens eux-mêmes et qu'il le fait avec une grande conviction.

I- L'attitude humaniste : la prise en compte de l'Autre

C'est en humaniste que Montaigne aborde la question de l'Autre : cette question est pour lui l'occasion de renouveler le champ des interrogations que la découverte du Nouveau Monde a suscitées.

1. L'intérêt bienveillant envers les habitants du Nouveau Monde

- La perception de l'Autre = interrogations majeures des penseurs de la Renaissance : dès les premiers écrits de Christophe Colomb, la découverte du Nouveau Monde stimule 1 curiosité qui, chez les humanistes, est teintée de bienveillance. Les humanistes reprennent notamment à leur compte la célèbre phrase de Térence, dramaturge latin du II^e siècle avant Jésus Christ : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

— Le texte de Montaigne témoigne ici de cet intérêt bienveillant. Il désigne ainsi par des démonstratifs ces terres nouvelles : « cette nation », « ces contrées-là ». Ces démonstratifs manifestent l'éloignement en même temps qu'ils mettent en relief les « nouvelles terres ». L'ensemble du texte est construit sur un élargissement progressif du champ de vision. On observe une gradation dans la désignation du Nouveau Monde : Montaigne emploie d'abord le singulier (« cette nation »), puis le pluriel (« nouvelles terres »), et choisit finalement une expression de portée universelle : « au monde » (derniers mots).

2. L'interrogation sur la culture

- Intérêt et la confiance que les humanistes accordent à la culture, le moyen qui permet la promotion de l'homme. C'est dans cette perspective que Montaigne aborde le thème de l'Autre, considéré sous l'angle d'une question : les « cannibales » sont-ils moins hommes parce qu'ils ne partagent pas la culture européenne ? Ce thème est majeur dans le texte, il renvoie aux « opinions et usages » d'un pays, c'est-à-dire à ses mœurs et à ses croyances. La métaphore optique de la « mire de la vérité » est en lien avec cette opposition. Nous ne jugeons pas selon un absolu, mais selon un modèle relatif (« la mire ») qui restreint notre champ de vision à nos seuls usages.

- Ce thème est confronté à un autre thème, celui de la nature, terme dont on observe de nombreuses récurrences dans le texte. C'est pourquoi Montaigne utilise la redéfinition du terme « sauvage », figure qui consiste à remettre en cause une définition adoptée par la thèse adverse pour une jugée meilleure. L'auteur, en excellent latiniste, joue ici habilement sur le champ sémantique de ce mot : sauvage vient du latin *silvaticus*, « fait pour la forêt », « à l'état de nature ». De même, l'adjectif barbare (qui vient du grec *barbaros* désignant les non-Grecs, ceux dont on ne comprend pas le langage) donne lieu à une confrontation de cultures, par une nouvelle redéfinition usant elle aussi du champ sémantique du mot. Le thème culturel est donc considéré dans une concurrence avec celui de la nature : cette confrontation le rend problématique, au sens où il n'est plus un point de repère fixe, mais un élément qui suscite le questionnement.

3. Le « colloque » avec le lecteur

Cet intérêt pour les Indiens cannibales est d'autant plus vif qu'il s'inscrit dans la conversation que Montaigne instaure avec son lecteur : avec les *Essais*, il renouvelle la relation entre l'auteur et son lecteur, l'écriture instaurant un « colloque ». Ainsi, la stimulation du lecteur est constante et le discours s'inscrit dans une conversation libre, comme le signale l'expression : « pour revenir à mon propos ». Montaigne aime les excursions et digressions que permet le développement d'une conversation entre interlocuteurs de confiance : l'essai est une forme libre, qui s'écrit « à sauts et à gambades ». Il fait aussi intervenir d'autres discours que le sien, invitant dans cette conversation des interlocuteurs absents : « à ce qu'on m'en a rapporté ». Cette implication constante du lecteur se manifeste par l'usage de la première personne du pluriel, qui associe l'auteur et le lecteur : « nous ». Ces différentes caractéristiques confirment la parenté entre l'essai et l'épistolaire, son ancêtre : l'auteur s'inscrit dans un dialogue ; le destinataire est un interlocuteur potentiel ; la communication littéraire s'établit sur un mode d'égalité. Ces trois données fondent l'essai ; elles en assurent également l'efficacité pédagogique.

II- Un regard critique sur les Européens

1. La remise en cause de la toute-puissance des Européens

Montaigne énonce la thèse qu'il va défendre au début de l'extrait : « il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage ». L'essayiste refuse donc d'établir une hiérarchie entre Européens et Indiens. La remise en question des valeurs est la conséquence d'une attitude humaniste : elle découle du développement d'un esprit critique guidé par le libre arbitre. Il y a une apparente contradiction dans le fait que cette attitude va jusqu'à mettre en doute la

confiance dans la culture de la société de son temps. Ainsi, par une mise en œuvre et une maîtrise rigoureuses des concepts humanistes, Montaigne en balaye les certitudes et ouvre l'ère du doute. Cependant, cette table rase se verra complétée par un autre chapitre des Essais (« Des Coches », III, 6), dans lequel Montaigne, déplorant le sort réservé aux Indiens d'Amérique par les Espagnols, exprime son souhait irréaliste que « ce monde enfant » fût tombé « sous Alexandre ou sous ces anciens Grecs et Romains », « sous des mains qui eussent poli et défriché ce qu'il y avait de sauvage, et eussent conforté et promu les bonnes semences que nature y avait produites, mêlant non seulement à la culture des terres et à l'ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent été nécessaires, mais aussi mêlant les vertus grecques et romaines. »

2. Le duel entre Nature et Culture

Le renversement des conceptions acquises par la Renaissance, qui célèbrent la puissance et la vertu de la culture, repose, dans le texte, sur une opposition terme à terme. Le tableau suivant permet de mettre en évidence cette opposition :

	État de culture	État de nature
Champ lexical	culture – art – inventions	grande et puissante mère nature
Signes / manifestations	police – guerre – conquête – propriété	fruits – uberté naturelle – guerre toute noble et généreuse – pleine possession de biens par indivis
Jugement de Montaigne : termes qui le caractérisent	artifice – goût corrompu vaines et frivoles entreprises – altérés – détournés – toute sorte de barbarie	progrès ordinaire – ordre commun vraies et plus utiles vertus et propriétés – pureté – beauté et richesse de ses ouvrages – vives, vigoureuses

En vivant selon la nature, les sauvages nous rappellent qu'elle est la mère nourrice des hommes. Montaigne rappelle aussi que suivre la nature = suivre le bien et la raison. En effet, les besoins naturels sont limités ; en les satisfaisant, les hommes = heureux et gardent en toutes choses la mesure et la modération : « Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ». Le mode de vie qui semble le mieux convenir aux hommes est donc celui qui se rapproche le plus de l'état de nature.

3. Le tableau de l'âge d'or

Cet ordre naturel n'est pas sans évoquer le mythe de l'âge d'or, exposé par Hésiode (poète grec du VIII^e s avant J-C), et transmis par la culture classique. Ce mythe suppose qu'aux origines l'homme vivait dans un état paradisiaque, jouissant de tous les bonheurs de la nature en même temps que d'une éternelle jeunesse ; il suppose également la régression de l'humanité à cause des progrès techniques. Après cet âge d'or viennent, nous dit Hésiode, l'âge d'argent, puis de bronze, puis de fer... La référence à l'âge d'or sous-tend toute l'évocation du monde amérindien, dans le deuxième paragraphe, qui en reprend tous les aspects :

- une nature généreuse : « la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût même excellente à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture » ;
- le règne de la vertu : « Leur guerre est toute noble et généreuse, [...] elle n'a autre fondement parmi eux, que la seule jalousie de la vertu » ;
- l'abondance et la suffisance qui évite le labeur : « ils jouissent encore de cette uberté naturelle, qui les fournit sans travail et sans peine » ;
- la concorde entre les êtres : « Ils s'entre-appellent généralement ceux de même âge frères : enfants, ceux qui sont au-dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres » ;
- l'absence de propriété, de lois : « Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures ».

De ce fait, on s'aperçoit que cette représentation idéale est moins le produit d'une enquête qu'une présentation utopique: il s'agit pour Montaigne, en représentant le Nouveau Monde, de proposer un modèle propre à repenser la notion de culture.

La remise en cause du langage On s'aperçoit d'ailleurs que l'auteur n'hésite pas à remettre en cause l'outil de son discours, en proposant de redéfinir les mots courants ; la répétition du verbe appeler dans le sens de « nommer », « désigner » souligne cette extension du doute au langage :

– « chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage », où l'opposition des formes verbales permet d'introduire le doute dans l'acte de nommer.

– « Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits, que nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, [...] que nous devrions appeler plutôt sauvages ». Montaigne a ici recours à la répétition d'un mot avec un sens différent (ce qu'on appelle une antanaclase), de façon à bousculer les assurances occidentales.

– « Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous ». Montaigne fait là une concession feinte à la thèse adverse (ils ne sont pas érudits, il leur manque une formation intellectuelle), de façon à renforcer son accusation de la cruauté des Occidentaux. Le lecteur est ainsi appelé à remettre en cause ses conceptions en revenant au sens même des mots : ainsi de la définition de barbarie, qu'il faut dépouiller de sa connotation principale, héritée de l'Antiquité, c'est-à-dire de son association avec la violence, la décadence. Plus encore, Montaigne introduit ici le lecteur dans une réflexion philosophique. Le langage apparaît comme un instrument de notre subjectivité, non plus comme une certitude divine

L'essai se propose donc de passer les idées et les mots à la pesée : c'est le sens du terme *exagium* qui constitue l'ancêtre du mot « essai ».

Cette remise en question est, rappelons-le encore, un ébranlement profond des convictions forgées par l'Europe à la Renaissance. La culture acquise par Montaigne nourrit un esprit fortement critique qui lui permet de mettre en doute ce que cette culture est devenue depuis l'Antiquité : il y a là un paradoxe qui ouvre une nouvelle philosophie, le scepticisme. On l'associe souvent à Montaigne ; il caractérise une attitude qui n'hésite pas à douter de tout.

III- Le déploiement rhétorique : convaincre et persuader

La liberté affichée dans la pensée et le discours va de pair avec une organisation rhétorique rigoureuse, qui soutient le propos et son caractère profondément novateur. Montaigne entend dialoguer avec son lecteur, mais aussi le convaincre et le persuader.

1. Une démonstration ferme

L'organisation générale du chapitre, dont sont livrés ici deux extraits, suit une organisation rhétorique classique :

- dans les trois premières phrases, Montaigne expose sa thèse dans une formulation claire et provocatrice pour son temps (sous une forme paradoxale donc) : « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage » ; il réfute également le préjugé européen : « il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation » ;
- la suite du premier paragraphe développe l'opposition entre nature et culture, qui se fait aux dépens de la complexité de la culture ;
- dans le second paragraphe, le tableau des « cannibales » vient confirmer la proposition théorique en soutenant la supériorité de l'état de nature sur la culture comme le confirme l'oxymore «une merveilleuse honte». Montaigne adopte ici une démarche déductive : il expose sa thèse, puis en démontre la validité. Ce type de démarche n'est pas constant dans les *Essais* : l'auteur y a recours lorsqu'il aborde un sujet sensible, où il sait rencontrer l'opposition du lecteur. Aussi la structure antithétique est-elle très ferme, soutenue par l'opposition dialectique entre nature et culture. De conversation, le colloque se fait débat, et la vision de l'Autre apparaît par là comme l'un des sujets les plus aigus du temps.

2. La vigueur de l'affirmation

L'affirmation de la subjectivité n'exclut pas la fermeté du ton. Montaigne adopte le ton de la certitude. Les modalisateurs soulignent la certitude de l'auteur : « Comme de vrai » ; « à la vérité », « toujours ». Montaigne utilise volontiers l'emphase, grâce à :

- des tours présentatifs : « ce sont eux que », « ce n'est pas » ;
- un lexique généralisant : « rien », « chacun », « partout » ;
- des adverbes et tours intensifs : « tant », « toute noble », « tout pur » « pas d'autre... que » ;
- l'emploi du rythme ternaire : « toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses » ;
- l'emploi du rythme binaire qui renforce l'antithèse : « avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun », « sans travail et sans peine », « vives et vigoureuses », « la saveur même et délicatesse », « noble et généreuse », etc.

L'ensemble de ces procédés confère au discours une forme de martèlement qui renforce son degré de conviction, ainsi qu'une mise en ordre de la pensée.

3. Le registre polémique

Tous ces procédés d'insistance, associés à un discours audacieux sur un sujet sensible, confèrent au discours un ton polémique. Ce registre est assuré par la virulence lexicale : Montaigne utilise, notamment pour blâmer la culture, des expressions très vives : « abâtardies », « corrompu », « étouffée », « vaines et frivoles ». La plupart de ces termes appartiennent en outre au champ lexical de la corruption (maladie), de la putréfaction. Et le registre polémique est également soutenu par l'ironie : « Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, le parfait et accompli usage de toutes choses ». La suite du propos met en évidence le fait qu'il s'agit là d'une antiphrase : Montaigne tourne en dérision les certitudes des Européens, en montrant qu'il s'agit là de préjugés. Il remet ainsi en cause les valeurs européennes, dernier aspect propre au registre polémique, et cette remise en cause touche à de multiples catégories de valeurs :

- les valeurs éthiques (morales), avec l'opposition entre pureté et corruption ;
- les valeurs intellectuelles : aux préjugés est opposée la raison ;
- les valeurs esthétiques : Montaigne refuse aux produits de l'art une supériorité sur les créations de la nature.

Conclusion

La représentation du Nouveau Monde est ainsi pour Montaigne l'occasion d'une réflexion de très grande ampleur : non seulement il prend le contre-pied des préjugés selon lesquels les indigènes étaient des sauvages et des barbares, mais il poursuit l'analyse en réfutant la supériorité de la culture sur l'état de nature. On doit à ce passage des « cannibales » une remise en cause intégrale des valeurs européennes, et l'entrée de la pensée dans le champ du scepticisme. Montaigne sape les bases de l'assurance et jette celle de la modernité, un temps où les certitudes sont balayées, où prime l'interrogation. La pensée de Montaigne sera riche d'héritiers : ainsi de Rousseau qui, deux siècles plus tard à peu près, crée le « mythe du bon sauvage » ; ainsi de Lévi-Strauss qui, deux siècles encore plus tard, au XXe, développe la pensée ethnologique en récusant définitivement l'ethnocentrisme européen